

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Bernard Alexis BURQUIER

Aux étudiants

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 193-199

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Aux Etudiants

Par dessus les hauts murs du collège, permettez à un de vos Mentors, par la voix de votre organe les *Echos*, de vous faire parvenir au sein de vos familles où un bien légitime repos vous est grassement octroyé, à vous, chers Etudiants que les premiers épanchements dans le cœur de vos parents, la surabondance de joie au début des vacances et l'absence insolite de Maîtres ont peut-être jetés dans l'insouciance de tout devoir social, un écho de paroles souvent redites à vos jeunes oreilles au pied des rochers d'Agaune, écho qui, certes, ne serait pas vain, s'il arrivait, comme c'est toute sa prétention, à déclencher le registre de vos résolutions prises dans le calme d'ici et à vous inciter à les suivre avec fidélité dans le milieu où vous vous trouvez à l'heure présente.

Un immortel artiste, à la vue d'un chef d'œuvre, s'écria, un jour, enthousiasmé : « Moi aussi, je suis peintre ! »

Que de fois, au sortir d'une conférence d'un de vos Maîtres sur vos devoirs actuels, sous le coup d'une étude approfondie ou même d'une simple lecture de vos obligations à l'égard de la société, au récit de faits accomplis par des jeunes gens du monde pour tout instaurer dans le Christ, selon les pressantes invitations de Pie X, fortement épris, vous vous êtes dit : « Moi aussi, je serai apôtre ; je ferai du bien dans la société ; j'y ferai régner le Christ. »

C'était bien vous déterminer. En effet, de nos jours, un malaise ni éphémère ni localisé mais général et qui parfois nous donne un soupçon de son intensité par des essais anarchiques effrayants, pèse sur la société et saute aux yeux des moins clairvoyants. Les journaux de toutes les nuances en

ont plein leurs colonnes ; les hommes, depuis le haut leader socialiste jusqu'au dernier prolétaire ignare, le trahissent dans leurs gestes.

Les soi-disant philanthropes, pris d'un zèle dont nous leur savons gré et peut-être même loyaux dans leurs efforts, se donnent beaucoup de mal pour l'atténuer par des conférences à effets, des théories humanitaires, des utopies sociales merveilleuses sur papier. Sont-ils couronnés de succès ? Hélas ! Non, le mal semble parfois se terrer, mais comme le feu caché sous la cendre n'en est que plus dangereux parce qu'insoupçonné, il mijote des conflagrations qui de temps à autre, éclatent spontanément pour désarçonner nos altruistes.

C'est clair, un discours à l'eau de rose ou même aux paillettes d'or ne peut éteindre un gosier sec ni une chimère repaître un ventre affamé et les châteaux d'Espagne ne seront jamais notre demeure.

On a tout fait sauf recourir à l'unique nécessaire, au seul remède efficace, à Jésus, si même, à dessein, on ne l'a éloigné. Et pourtant Lui seul mettra un baume sur la souffrance, il est la consolation ; apportera un frein à l'abondance, il est la justice ; rendra le travail sacré, il est la vérité ; dira à la richesse son obligation, il est le devoir ; unira dans une belle harmonie les extrémités sociales, il est la charité ; rendre chère l'inégalité humaine, il est la sanctification ; satisfera les intelligences, il est la lumière ; assouvira les cœurs, il est l'amour ; enfin fera l'union la plus intime dans la diversité de ce monde, il est le beau, l'ordre.

Pie X ne disait-il pas naguère aux patrons du Nord de la France, agenouillés à ses pieds : « La Religion seule peut accorder les diverses classes de la société, dans cette lutte qui chaque jour se fait plus menaçante. La religion seule peut enseigner la moralité sans laquelle sont inutiles les règlements les mieux calculés. La religion seule peut assurer le respect de tous les droits, l'accomplissement de tous les

devoirs en substituant le désintéressement à l'égoïsme, la résignation à l'envie et l'union à la haine. » Aussi, Jules Simon affirmait déjà : « pauvre société malade, qui t'adresses au couperet, c'est à Dieu qu'il faut revenir. »

Vouloir replacer le Christ dans la société, c'était bien ; mais travailler à l'y faire régner, c'est mieux encore.

L'artiste, après avoir jeté le cri de sa détermination, prit un pinceau et fit les chefs-d'œuvre qui l'immortalisèrent.

Après avoir entrevu votre idéal, il vous faut le réaliser. A l'œuvre donc et maintenant, pour redonner aux hommes le Christ ! Chers Etudiants, vous êtes en plein dans la société, dans ce milieu qui, de longues années, sera le vôtre, à la plupart, c'est là qu'il faut mettre la main au travail sans attendre un temps qu'une imagination puérile pourrait vous forger pour un avenir de rêve où il n'y aurait que grands coups à donner, sang à verser et qui n'arrivera jamais, mais bien à cette heure-ci des vacances et dans le coin que la Providence a fixé à votre activité en vous y plaçant.

Ce milieu, si restreint soit-il, se bornât-il au cercle de votre famille, ne peut vous laisser indifférents : La Bruyère vous en convainc par cette encourageante parole : « Quand on ne serait pendant sa vie que l'apôtre d'un seul homme, ce ne serait pas être en vain sur la terre, ni lui être un fardeau inutile. »

Ce milieu ne peut vous dispenser d'activité, quelque excellent qu'il soit. D'abord en pareille matière « l'inaction est une trahison » et « qui est saint soit encore sanctifié » puis jamais le terme final, dans cette voie, ici-bas, ne sera atteint.

Votre âge même vous doit être un stimulant au bien ; car vous êtes à l'époque de la vie où se créent les habitudes qui vous seront une seconde nature et vous feront une mentalité qui dirigera tous vos mouvements à l'avenir. N'a-t-on pas justement dit que la vie ressemble terriblement à une progression arithmétique dont les termes premiers sont déjà

posés à 15 ans. Vous êtes au moment des nobles enthousiasmes, des fiers élans et des généreuses aspirations, où l'esprit s'ouvre aux pensées sérieuses et grandes, le cœur aux sentiments chevaleresques, la volonté aux efforts, à la lutte, au sacrifice, à l'âge où l'on éprouve un besoin intense d'aller en avant, d'agir, de se donner, de se dévouer. Répondez aux postulats de votre âge, par le don absolu de vous-mêmes à la cause du Christ.

Puis, vous êtes la grâce, la joie, le sourire, le soleil levant, partant la victoire, le succès ; aussi, selon le mot d'un des vôtres : « Jeunes gens, soyez les camelots du bon Dieu. »

Et votre état, dans le monde, vous est une raison de plus à votre zèle. « Tout laïque, de nos jours, a-t-on écrit, est appelé à remplir un devoir d'apostolat dans le monde incrédule où il vit. Lui seul peut efficacement servir de véhicule et d'intermédiaire à la parole chrétienne pour atteindre ceux qui ont la défiance du prêtre. »

Tout vous invite, chers amis, à faire régner réellement le Christ dans le monde et à ne plus le considérer comme une abstraction quelconque qu'on se contente de venir saluer dans son tabernacle, mais à vous en nourrir, à le faire vivre avec vous, à compter avec Lui, le présenter au peuple comme son ami et son sauveur.

Mais pour atteindre ce but, que faire ? Nous osons vous solliciter à faire, chaque matin, une lecture — ne serait-ce que de quelques versets — sur l'Évangile et d'en appliquer la lettre ou au moins l'esprit avec les circonstances qui se présenteront à vous.

Lire l'Évangile. Jésus ne règne plus au milieu de nous, n'est plus aimé, parce que surtout pour trop d'hommes, il est l'inconnu. Jadis, il vint au milieu des siens et ceux-ci ne l'ont pas reçu. Malheureusement n'en est-il pas de même à l'heure actuelle et peut-être pour ceux qui voudraient le donner aux autres ? Jésus est bien l'isolé parce que l'Inconnu : aussi notre premier devoir est de le connaître.

Or, avons-nous sa vie ? Oui et absolument sûre. C'est Dieu lui-même qui l'a dictée entière à deux Apôtres et à deux Disciples ; authentique, elle nous est arrivée par les soins d'une officialité qui ne saurait errer, l'Eglise ; avec force détails, elle nous donne la bonne nouvelle de sa venue en ce monde, de là son nom : Evangile.

Ce livre vraiment de Dieu, nous dit l'existence du Verbe Incarné, ses perfections, ses vertus, sa doctrine, ses prodiges, ses souffrances, sa mort en croix, le triomphe de sa résurrection, son amour qui y déborde depuis la première à la dernière ligne.

Voulez-vous connaître, chers jeunes gens, Jésus dans la société, la famille, avec ses amis et ses ennemis ? Lisez l'Evangile : c'est sa vie extérieure, intérieure, humaine, sociale.

Voulez-vous aimer le Christ, mettre les battements de votre cœur à l'unisson du sien ? Prenez l'Evangile : c'est le poème divin de son amour.

Désirez-vous l'imiter dans vos paroles ? Ecoutez l'Evangile : c'est la « lyre de Jésus ». « C'est la bouche même de Jésus-Christ. » Au ciel, il siège dans la gloire, sur la terre il ne cesse de parler.

Dans vos actions ? Prenez encore l'Evangile : c'est la voie, la vie, la vérité.

« Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es » : fréquentez Jésus dans son Evangile, vous aurez sa mentalité pour agir dans la conduite privée et dans votre vie publique ; vous le porterez sur vos lèvres, au milieu de votre cœur, dans vos mains, et, ainsi, en réalité, vous le ferez régner.

Oui, lisez l'Evangile, au moins quelques versets, chaque jour ! Serait-ce être trop exigeant ? Assurément moins que S. Jérôme qui disait : *Ut tenenti codicem somnus obrepat et cadentem faciem pagina sancta recipiat.*

Surtout, lisez-le avec humilité et amour comme la lettre que vous recevriez de votre père ; avec adoration, c'est le

Verbe de Dieu ; avec la foi pénétrante des cœurs simples et purs, avec ces ardents désirs qu'inspire un grand amour.

Vous souhaiteriez de communier tous les jours à la chair sacrée de Jésus, mais vous ne le pouvez — au moins, puisque la chose est aisée — communiquez à sa sainte parole, en lisant, chaque matin, quelques versets de l'Évangile. S. Jérôme souhaite aussi que les jeunes filles elles-mêmes cueillent et présentent le soir à leur mère *pensum quotidie de Scripturum floribus carptum* : un bouquet des plus belles fleurs de la Sainte Ecriture.

Après avoir lu avec piété quelques lignes des textes sacrés, extrayez-en la substance dont vous nourrirez votre cœur le long du jour, puisez-y la lumière qui réglera tous vos mouvements ; à coup sûr, au bout de quelque temps, l'Esprit du Christ emportera vos âmes. Il y aurait un peu moins de jeunes gens aux bras croisés, rêvant du passé, gémissant sur le présent et sans souci de l'avenir et un peu plus d'hommes à l'âme ardente et généreuse, capables de se dévouer pour la cause de Dieu.

Et alors pour vous se réalisera cette belle page de Montalembert : « Nous aimons Dieu de tout notre cœur et notre prochain comme nous-mêmes. Dans un siècle où l'on méconnaît les vérités sublimes du christianisme et où l'on se joue de ses mystères, nous sacrifierons toutes nos inclinations, nous surmonterons toutes les oppositions pour lui rester fidèles. Nous observerons exactement les lois divines, et le respect humain ne nous entraînera jamais à des complaisances coupables. Nous tâcherons de pratiquer une charité universelle, et les malheureux seront toujours l'objet de nos soins et de notre compassion. Sincèrement convaincus, nous bannirons de nos esprits les doutes que pourrait y élever une raison faible et orgueilleuse ; mais aussi, courbés humblement devant le Dieu qui nous a créés et qui nous a rachetés, nous résisterons avec une fierté légitime à l'influence criminelle de ceux qui, sous le voile d'une religion d'indulgence

et de paix, tenteront de faire triompher leur ambition et leurs préjugés funestes.

« La liberté sera notre seule passion ; nous ne cesserons jamais de travailler pour l'établir et la consolider dans notre patrie. Nul sacrifice ne nous coûtera dès qu'il s'agira de la défendre. Pour elle, nous saurons triompher de tous les obstacles que pourrons nous opposer nos liaisons de famille ou notre intérêt personnel. Elle sera le but de notre vie entière ; nous nous livrerons avec une ardeur infatigable à toutes les études qui nous rendront plus éclairés et plus propres à la servir, et, s'il faut des martyrs, une pareille mort sera pour nous une récompense. En vivant pour notre patrie, nous aurons vécu pour Dieu ; et quand on a vécu pour Dieu et pour sa patrie, on peut mourir sans douleur comme sans honte. »

B. BURQUIER.